

*REVUE DES BIBLIOTHÈQUES PAROISSIALES ET DES FAITS  
RELIGIEUX DE LA PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE D'AVIGNON, 15  
décembre 1858, pp. 476–481.*

On nous communique la lettre suivante qui a été écrite à l'occasion des prédications du Jubilé dans la paroisse de Cavaillon.

Cavaillon, le 22 novembre 1858.

MON CHER AMI,

Vous avez pris congé de nous trop tôt. Lorsque vous êtes parti, notre Jubilé commençait à peine. Il s'annonçait bien modestement, je n'ose dire bien mesquinement. Qui s'intéressait alors au Jubilé? une bien minime partie de la population. Il ne faisait bruit que parmi ce qu'on appelle les âmes dévotes. Tout à coup, au bout de dix à douze jours, un mouvement se fait; ce mouvement gagne la ville, puis de la ville se communique à la campagne. En trois jours, revirement complet, effet immense! J'ai vu, en une semaine, des choses dont je croyais le retour impossible, et qui, aux yeux de tous, semblaient appartenir à un autre âge.

// 477 // Non, croyez-le bien, la foi n'est pas morte. Les secousses politiques, des intérêts plus étendus, une plus grande participation de chacun à la vie publique, mille causes diverses ont pu nous distraire de la foi, mais non nous la ravir. A un moment donné, à un de ces moments que Dieu tient dans sa main, et qu'il produit quand et comment il lui plaît, cette foi se réveille, et les plus indifférents, les plus endormis sont tout émerveillés de la retrouver vivante dans leur propre cœur.

Vous n'avez pas d'idée de la surprise, c'est trop peu dire, de l'ébahissement que nous rapportâmes de l'église, un jour de l'avant-dernière semaine, que notre jeune et digne pasteur, l'abbé Terris, monta en chaire après le discours prononcé par un des deux RR. PP. Récollets, et en présence d'un auditoire nombreux sans doute, mais composé presque entièrement de femmes, annonça résolument que l'exercice du soir, dès le lundi suivant et durant toute la semaine, serait consacré exclusivement aux hommes. Malgré la parole nette et décidée, malgré l'accent communicatif et entraînant que vous connaissez à ce cher curé, ses paroles parurent étranges; tous se regardaient avec de grands yeux et en croyaient à peine leurs oreilles. Les plus ardents étaient déconcertés de tant d'audace. L'un disait: Notre excellent curé est jeune, il se fait illusion. — Il n'aura pas un auditoire de cinquante personnes, disait l'autre. — Il ne connaît pas la ville de Cavaillon, ajoutait un troisième. Le curé a prouvé qu'il connaissait mieux la ville de Cavaillon que les Cavaillonnais eux-mêmes. Il a fait renaître le Cavaillon de la mission de 1820, donnée par M. Hilaire Aubert; le Cavaillon de la mission de 1827, donnée par le R. P. Besnouin. Dès le lundi suivant, une affluence extraordinaire d'hommes assiégeait notre vieille cathédrale de St-Véran. Ni le froid succédant à la pluie, ni une bise mille fois plus incommode que le froid, ne mettait obstacle à leur zèle et n'arrêtait ceux des gens de la campagne qui avaient à franchir un espace de plusieurs kilomètres. Cette affluence a été croissant de jour en jour. Ah! quel auditoire, mon cher ami, qu'un auditoire de paysans, d'artisans et d'ouvriers! Après l'auditoire des Lacordaire, des Ravignan, des Félix, où se presse une jeunesse studieuse et

**REVUE DES BIBLIOTHÈQUES PAROISSIALES ET DES FAITS  
RELIGIEUX DE LA PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE D'AVIGNON, 15  
décembre 1858, pp. 476–481.**

ardente, avide de connaissances, et que préoccupe la solution des problèmes sociaux, je ne connais pas de plus bel auditoire que *l'auditoire des blouses*, passez-moi l'expression, que ces réunions de gens peu cultivés, ignorants sans doute, mais droits, simples, sincères, sans préjugés. Ah! comme notre bien-aimé curé, qui, dans les exercices du matin consacrés aux femmes avait si bien relevé la suave dignité qui entoure la mère de famille; qui avait exalté en termes si touchants les rôles de l'épouse, de la fille, de la sœur; comme, ici, il trouvait le ton, le tour, l'accent qui convient à des hommes; la parole qui remue, ébranle, qui fait naître un sanglot dans la poitrine, ou qui illumine l'esprit d'un rayon divin! avec quelle énergie il lançait le trait qui va droit à la fibre sensible, et ranime la foi engourdie dans // 478 // les profondeurs d'une âme qui s'ignore elle-même! Avec quelle adresse il passait des reproches quelquefois les plus durs aux plus douces sollicitations, des menaces aux promesses? Et cela dans un langage toujours franc, cordial, noblement familier. Quelquefois, après le mot qui avait appelé une larme dans les yeux, arrivait le mot qui amenait le sourire sur les lèvres! Voilà l'art, le grand art de s'insinuer jusque dans les entrailles d'un auditoire, de s'en emparer, de le dominer, de le tenir en haleine, de piquer sans cesse sa curiosité. Il a pris nos braves artisans et nos braves campagnards; il les a pris; ils sont à lui: il les a d'abord assiégés, pour ainsi dire, dans le fort de leur propre cœur, en y ravivant les saintes joies de l'enfance, les bonnes résolutions passées, le charme des anciennes pratiques de piété; puis il les a circonvenus par toutes les voies du dehors; par les exemples de leurs ancêtres, par les souvenirs des dévotions locales et des traditions du pays. Ne vous étonnez pas dès lors que cet auditoire se soit donné tout à son pasteur, et que ces rapides improvisations aient présenté l'intérêt d'un véritable dialogue, où un seul parle, il est vrai, mais où deux mille auditeurs répondent du fond de leurs consciences.

Toutefois, ne vous y trompez pas, ce n'étaient pas là des discours; c'étaient de simples avis, des allocutions fort courtes que l'abbé Terris plaçait, suivant la circonstance, soit avant, soit après la prédication du soir. Le discours dans les formes était confié à deux RR. PP. Récollets, deux hommes apostoliques, le R. P. Bénigne, commissaire général des Récollets en France, le R. P. Gabriel, de la maison d'Avignon. Tous deux sont italiens de naissance; j'ai besoin de vous le dire pour vous expliquer le genre de leur prédication, et ce que plusieurs peuvent avoir trouvé d'étrange dans leur débit oratoire, dans leurs gestes et par fois dans leur intonation. Ces religieux possèdent parfaitement la langue française, je veux dire la langue écrite; ils sont écrits purement, non sans quelque recherche, et sont prononcés avec une emphase italienne qui n'est, après tout, nullement déplacée dans un auditoire méridional. Les sermons du P. Bénigne sont solides, quelquefois profonds: l'auteur y développe logiquement, philosophiquement une question fondamentale; il a des traits de moraliste qui annoncent une grande connaissance du cœur humain. Plus jeune et avec moins d'expérience de la parole, peut-être, le P. Gabriel a plus d'élan, plus de mouvement, une éloquence plus impétueuse. Le premier s'adresse à la raison et au sentiment, le second frappe l'imagination et les sens. Je serais embarrassé de vous dire, mon

*REVUE DES BIBLIOTHÈQUES PAROISSIALES ET DES FAITS  
RELIGIEUX DE LA PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE D'AVIGNON, 15  
décembre 1858, pp. 476-481.*

cher ami, lequel des deux l'a emporté sur l'autre. Ces préférences, vous le savez, dépendent de l'âge, des facultés qui prédominent en nous. Ce qu'il y a de certain, c'est que le P. Bénigne comme le P. Gabriel ont fait merveille, et que, grâce à ces deux éminents religieux, les grandes vérités du christianisme ont été de nouveau exposées à nos yeux de manière à laisser une impression durable dans // 479 // les âmes. Je ne parle pas du bien incontestable et plus profond encore qu'ils ont, au saint tribunal, produit dans les consciences; je me hâte d'arriver au grand jour de la communion générale des hommes, jour qui laissera des souvenirs ineffaçables dans la mémoire de tous les habitants de Cavaillon. J'oubliais de vous dire que la communion générale des femmes avait eu lieu le dimanche précédent. J'oubliais encore que, depuis plusieurs jours, les sept prêtres de la paroisse, les missionnaires et les Pères doctrinaires ne pouvaient suffire aux confessions. On avait été obligé de faire appel au zèle de trois curés des environs; enfin, le nombre des pénitents augmentant d'heure en heure, il avait fallu faire venir d'Avignon un troisième Père Récollet. Songez qu'à l'heure où je vous écris, on compte plus de deux mille retardataires qui sont revenus à Dieu, et sur ce nombre, combien qui ne pratiquaient plus depuis vingt et trente ans!

Nous voici donc au jour de clôture. Le digne frère de notre vénérable Archevêque, M. l'abbé Débelay, vicaire-général, avait bien voulu venir présider la cérémonie. Dès six heures du matin, notre église paroissiale était envahie par une foule pressée et recueillie: le chant des cantiques, accompagné par l'abbé Bonaud, résonnait en puissants unissons; une douce joie éclatait sur les visages. N'est-il pas vrai, mon très cher, que le seul contact d'une pareille masse d'hommes réconciliés avec Dieu, et victorieux d'eux-mêmes parce que Dieu les a vaincus, est une chose qui fait couler les larmes? Ici, que puis-je vous raconter qui exprime un seul des sentiments qui ont fait explosion pendant toute la durée de la cérémonie, où, après une exhortation chaleureuse de M. l'abbé Débelay, interprète des sentiments de satisfaction qui surabondaient dans l'âme de Monseigneur l'Archevêque au récit qu'on lui avait fait du retour presque unanime de cette population à Dieu, onze à douze cents hommes sont venus successivement se ranger à la sainte table?

Cette journée n'était pas finie là. Cette journée, elle a commencé, je vous l'ai dit, avant six heures du matin, et elle s'est terminée au delà de six heures du soir, assez avant dans la nuit. Mais ici, il faut que je vous conte une petite «rouerie» de notre cher curé. Ainsi que je vous l'ai fait entendre, il tient beaucoup au rétablissement de nos anciennes dévotions, de nos curieux pèlerinages. Parmi ces anciens pèlerinages, Saint-Jacques ne pouvait être oublié. S.-Jacques que le vénérable César de Bus a consacré par un séjour de quatre ans, et où il a fondé l'ordre des Prêtres de la Doctrine Chrétienne, si heureusement restauré de nos jours, grâce au zèle généreux de l'honorable prédécesseur de l'abbé Terris, M. Aillaud aujourd'hui chanoine titulaire de la Métropole d'Avignon. Jugez donc de l'accueil que tous nos hommes firent aux paroles de M. le curé, lorsqu'à un des exercices du soir de la semaine dernière, il leur annonça que le dimanche de la communion générale, les vêpres seraient chantées, non

dans l'église, — elle est trop étroite pour une pareille affluence d'hommes et de // 480 // femmes réunis, — mais sur la montagne de Saint Jacques. — C'est donc cette montagne si pittoresque aux pieds de laquelle est bâtie notre gracieuse ville, c'est cette montagne, son sentier abrupte, ses rampes escarpées qu'il fallut gravir. Mon cher ami, cette procession, composée de quatre à cinq mille personnes au moins, de tout âge, de tout rang, de tout sexe, cette procession à laquelle le corps des pompiers, la musique militaire, les détonations des *boîtes* donnaient quelque chose de l'aspect guerrier sans lui rien ôter de son caractère religieux, cette procession, ces chœurs d'hommes, d'enfants, de jeunes filles, ces vêpres entonnées en plein vent, ce discours du curé dont les échos de la montagne répétaient les accents, ces *vivat* prolongés, non! je le dis en mon âme et conscience, je n'ai vu de ma vie plus magnifique spectacle; de ma vie je n'ai éprouvé une émotion plus vive: c'était un concert qui s'élevait du centre d'un admirable panorama, et montait jusqu'au ciel.

*Mille canunt laudes, vocum discrimina mille.*

Notre curé, monté sur le point culminant du rocher, a pris pour texte de son improvisation ces paroles gravées sur le front du Vatican, qu'on chantait jadis au sacre des empereurs, et qui faisaient aussi partie de ce qu'on appelait les «litanies avec acclamation»: *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat*. C'était bien là le triomphe du Christ sur notre ville de Cavaillon, et ce triomphe avait quelque chose de plus solennel, proclamé du haut de cette montagne qui domine les plus beaux jardins de la Provence, et autour de laquelle la Durance trace son demi-cercle argenté. Je l'avoue: j'ai été frappé d'admiration lorsque, traduisant le psalmiste, l'orateur s'est écrié avec un accent d'enthousiasme: «Que ce fleuve batte des mains, et que nos montagnes tressaillent en présence du Seigneur et de ses œuvres!» (1) Et cinq mille poitrines ont éclaté à la voix du pasteur! et à plusieurs reprises on a crié: Vive la Religion! Vive Jésus-Christ! Et il semblait que les villages des alentours que nous voyions se dessiner dans le lointain répondaient à nos chants de triomphe!

«Que pensez-vous qu'on fasse dans ces excès de joie, » vous dirai-je avec Madame de Sévigné? (Je vous demande pardon de ce souvenir quelque peu profane.) «Savez-vous ce que l'on fait? Le cœur se serre, et l'on pleure sans pouvoir s'en empêcher. Ce sont des larmes que l'on ne peut comparer à rien, pas même aux joies les plus brillantes.» C'étaient de ces larmes que nous versions tous, que répandait à profusion le R. P. Gabriel, qui m'a dit en me serrant la main: «Je n'ai jamais rien vu de si beau; il n'y a que la religion qui enfante ces choses sublimes.»

En resterai-je là, mon cher ami? Un mot pourtant de la procession magnifique dont les rangs pressés se sont déroulés, au retour de Saint-Jacques, sur les boulevards de la ville. Les corps saints, les reliques de Saint-Véran, patron de la paroisse, étaient portés par de jeunes hommes. Devant la croix de la mission de 1820, le R. P. Bénigne a fait ses adieux par

---

(1) // 481 // *Flumina plaudent manu, simul montes exultabunt a conspectu Domini.*

*REVUE DES BIBLIOTHÈQUES PAROISSIALES ET DES FAITS  
RELIGIEUX DE LA PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE D'AVIGNON, 15  
décembre 1858, pp. 476–481.*

un éloquent discours sur la croix victorieuse du monde. Enfin, en rentrant, M. le // 481 // Vicaire-général a béni une statue de la Sainte Vierge, adossée précédemment à l'un des piliers de l'église, et que notre curé a eu l'heureuse idée d'élever sur une élégante colonne romane, dans le préau du vieux cloître qui sert de porche à notre ancienne cathédrale. Un sculpteur de talent, M. Lafitte d'Avignon, a représenté sur le chapiteau, dans le plus joli style du XII<sup>e</sup> siècle, quatre des principaux mystères de la Mère de Dieu. La colonne, finement historiée, porte, en caractères de l'époque, l'inscription: *Populus Cabellicensis anno Jubilæi 1858*. Combien ce mouvement va vous paraître gracieux, et que vous serez charmé de trouver la Sainte Vierge placée là comme portière et gardienne du temple! C'est cette dernière pensée, *janua cæli*, que M. le Vicaire-général a heureusement développée dans une pathétique allocution qu'il nous a adressée en rentrant à l'église, couronnant dignement par ses éloquentes paroles une fête dont aucun de nous ne perdra le souvenir.

Voilà, mon ami, ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu. Maintenant, je vais partir, et rentrer dans le tourbillon parisien; vous vous reviendrez bientôt: à votre retour, ce sera à vous de m'écrire ce que vous verrez, car tout n'est pas fini. L'œuvre n'est que commencée. Combien d'âmes, craintives et peureuses, encore engagées par des liens extérieurs qu'elles maudissent intérieurement, ont fait un premier pas, et ont reculé! Combien d'autres sont allées jusqu'au seuil, et au moment de poser le pied, N'ONT PAS OSÉ! Si elles savaient pourtant combien légères et heureuses sont celles qui l'ont franchi! Nos missionnaires sont partis, mais notre curé nous reste, et avec lui ses dignes collaborateurs. Vous verrez bien des choses, et dans plusieurs genres: nos chapelles décorées avec goût et éclairées par de jolis vitraux, nos beaux tableaux sauvés de la destruction, notre vieux cloître restauré, le chevet de la paroisse réparé, le portail de Saint Jacques, ce portail, monument de César de Bus, préservé d'une ruine prochaine; qui sait même si nos chants, un peu trop profanes, ne céderont pas bientôt le pas au plain-chant, à ce vénérable chant romain, le seul approprié au culte, et dont nos anciens chantres de Cavaillon avaient à cœur de maintenir si religieusement les traditions? J'entends dire que l'excellent abbé Bonaud s'occupe en ce moment de préparer des chantres pour notre lutrin trop désert. Dieu veuille que nous devions bientôt une heureuse métamorphose à son zèle! Patience! notre curé n'est pas seulement un prêtre plein de foi, un prédicateur éloquent, un administrateur actif; il est encore artiste, et il a par-dessus tout le sens des choses liturgiques. Je vous le dis donc: vous verrez des régénérations de plus d'une sorte et vous en ferez part à votre bien dévoué

JOSEPH D'ORTIGUE.

***REVUE DES BIBLIOTHÈQUES PAROISSIALES ET DES FAITS  
RELIGIEUX DE LA PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE D'AVIGNON, 15  
décembre 1858, pp. 476–481.***

Journal Title: REVUE DES BIBLIOTHÈQUES PAROISSIALES  
ET DES FAITS RELIGIEUX DE LA PROVINCE  
ECCLÉSIASTIQUE D'AVIGNON

Journal Subtitle: None

Day of Week: mercredi

Calendar Date: 15 DÉCEMBRE 1858

Printed Date Correct: Yes

Volume: VIII

Pagination: 476 à 481

Issue: 23

Title of Article: None

Subtitle of Article: None

Signature: JOSPEH D'ORTIGUE.

Pseudonym: None

Author: Joseph d'Ortigue

Layout: Internal main text

Cross-reference: None